

Destinée

Sandra Cattini

Qu'est-ce qui dessine nos itinéraires, au sens propre comme au sens figuré ? Sans doute est-ce la question que pose de manière récurrente Françoise Vanneraud à travers son travail. Peut-être est-ce un peu appuyé lorsqu'elle demande à plusieurs personnes de participer à la reconstitution de la carte de leur ville, parmi lesquelles Madrid Barcelone Berlin..., en racontant leur rue en une phrase qui la trace sur le plan (*Territoire de l'esprit*, 2012). Mais l'intention a l'intérêt de substituer aux souvenirs publics des souvenirs personnels et de caractériser la cité partagée par tous par une multiplicité de points de vue individuels qui pourraient donner un autre visage à la ville.

Françoise Vanneraud travaille avec des processus de traduction, de translation, au risque que le systématisme des formes appliquées aux chiffres ne soit un peu sec. Elle empreinte, colle, découpe, prend les informations dans les journaux, redessine, puis compose une image et il y a de vraies trouvailles dans la légèreté tragique de la vibration visuelle qu'elle produit. Consciencieusement, elle additionne les zones célestes parues dans la presse pour constituer une mer de nuages recouvrant les continents dont les frontières auraient disparu (*Mapas de los posibles*, 2013) ou, au cœur de la crise en 2011, recopie chaque jour à l'identique la une de la presse internationale en prenant soin de ne conserver que les nouvelles pouvant être considérées comme « positives », tout le reste étant laissé vierge. Autant dire qu'il ne reste pas grand-chose, juste quelques publicités ou nouvelles de moindre importance. L'optimisme ne fait pas recette, mais Vanneraud en fait un mantra. Elle redessine aussi des cartes postales anciennes des Pyrénées contre lesquelles elle épingle ou, plus exactement, dont elle détache des personnages en costumes de voyage (eux-mêmes redessinés sur du papier calque). Ici la tension entre les costumes datés et les montagnes immuables, mais surtout entre le manque de fonctionnalité des uns et la rusticité des autres révèlent, à travers cette inadéquation, une rupture temporelle qui traduit assez sensiblement l'état d'exil.

Elle utilise le même procédé pour *Habitar la frontera* (2013) où sa foule de personnages en exil se déploie à 360° face à une table d'orientation, véritable frise qui évoque les sommets. En plus de faire corps, la montagne est, chez Vanneraud, la frontière naturelle par essence, charriant avec elle la représentation ou la matérialisation de l'effort pour surmonter l'épreuve et le passage.

Mais peut-être l'image la plus saisissante est-elle celle qu'elle a composée avec les immigrés aspirant à entrer au Canada et qui, parce qu'ils présentaient des problèmes de santé ont été mis en quarantaine sur une île dont la plupart ne réchapperont pas. Pris en photo lors de leurs premiers pas sur l'île et épinglés, ils finissent par former une foule dense dont rien ne laisse présager qu'ils sont condamnés ou même malades et qui, au contraire, détiennent une puissance de vie quasi palpable.

Texte publié à l'occasion du 59 salon de Montrouge

Sandra Cattini

Est commissaire d'exposition et critique d'art